

08 août 2011

Papini en Personne



Pas plus tard que l'autre jour, ayant flatté ces éditeurs qui publient des pamphlets sur du mauvais papier pour quelques euros à peine, j'ai eu l'heur de recevoir en retour, comme un écho légèrement amertumé, une rafale de ces livres de la part de la maison Allia que j'avais oubliée dans ma rafle. Comment avais-je pu passer outre une si vaillante maison qui prend soin de faire figurer sa marque d'éditeur, autant dire son credo, sur la page de garde de chacun de ses ouvrages : les cavaliers Boris et Gleb, deux saints de l'église orthodoxe, connus pour leur sens de l'amitié, laquelle est censée unir ici autant l'auteur à l'éditeur, que ce dernier au lecteur, tout ce monde au creux d'un bois gravé encadré d'une devise tirée de Salluste : *Idem velle ac idem nolle* (*Mêmes désirs, mêmes répugances*). Or Allia a tort : sa collection n'est pas comme celles sus-citées, elle est bien mieux. Papier, typographie, maquette, couverture : des bijoux. Incomparable. Ils n'ont de commun que le prix (3 euros), l'épaisseur (une soixantaine de pages) et le format (vraiment petit). Ceux-là tiennent vraiment dans la poche la plus exigüe. Quant au contenu, il n'est pas vraiment en prise avec l'actualité politique et sociale. On ne s'en plaindra pas (encore que l'on aimerait bien disposer sous cette forme du poème de Constantin Cavafy que cite Alain Salles, correspondant du *Monde* à Athènes, et qui disait tout de la catastrophe de la Dette en... 1928). Pour l'essentiel, il s'agit de classiques tombés dans le domaine public. On dira que pour un éditeur, c'est la solution de facilité de les y ramasser. Encore que celui-ci ne

recule pas devant les traductions (il y a toujours des droits à honorer, sinon des ayant-droit à retrouver) et s'efforce d'isoler au sein de grandes œuvres des petits textes que, sans ce coup de projecteur, on n'aurait pas l'idée d'aller chercher. Ceci pour vous dire que je compte vous en servir quelques uns d'ici la rentrée littéraire.

Aujourd'hui, *La Vie de Personne* (*La Vita di Nessuno*, traduit de l'italien par Hélène Frappat, 47 pages, 3 euros, Allia) du florentin Giovanni Papini (1881-1956), bibliothécaire, instituteur, nouvelliste, mémorialiste, biographe, animateur de revues, intellectuel iconoclaste rompu aux avant-gardes... Cela ferait un beau titre pour une biographie de Fernando Pessoa, mais ce n'est pas de lui dont il s'agit. Outre le titre et la photo de couverture, la phrase d'appel m'a attiré : « *La paix n'est pas possible : nous sommes deux* ». De quoi donner envie. D'autant que Papini n'est pas de ces auteurs qui encombrant les gazettes. Son existence pourrait se résumer en une poignée de mots : « C'est naître qu'il aurait pas fallu » (Céline dans *Mort à crédit*). Papini aussi, sa mère a tout fait pour qu'il vive. Papini en personne ou ce Personne dont il se veut « *ingénu historien et secrétaire temporaire* », celui dont il écrit l'impossible biographie puisqu'il n'a pas vécu, athée de toutes les théologies qui vibre encore à la lecture du *De profundis*, qui hait sa mère et méprise son père, qui s'émeut toujours à la pensée des trois mots par lesquels Louis XIV malade accède à la vraie grandeur en abdiquant et en se tuant de son vivant sur son lit de douleurs (« *Quand j'étais roi...* »). Dans ce bref texte de 1912, Giovanni Papini donne le sentiment de déchirer enfin son enveloppe, telle une statue se



libérant toute seule de son excès de marbre. Cette année-là, parallèlement à la parution de son autobiographie romancée (*Un homme fini*), il fit scandale par ses prises de position nihiliste ; il est vrai qu'il faisait état publiquement de relations homosexuelles entre Jésus et Jean, ce qui fut mal pris ; mais l'écrivain protéiforme se rattrapa peu après en se convertissant au catholicisme, prélude à la parution non d'une Vie de Jésus mais d'une *Histoire du Christ* qui connut un immense succès en plusieurs langues (les éditions de Fallois l'ont récemment rééditée dans une nouvelle traduction de Gérard Genot). Se serait-il arrêté là qu'il aurait laissé un bon souvenir ; mais se sentant pousser des ailes fascistoïdes, il ne put s'empêcher d'approuver des mesures indignes et de dédier son *Histoire de la littérature italienne* au Duce « ami des poètes et de la poésie », ce qui ne lui sera pas pardonné. Malgré Borges, qui louait ses qualités de conteur fantastique dans la lignée de Poe (il avait même publié ses textes dans sa propre collection « Bibliothèque de Babel » chez Franco Maria Ricci), il eut du mal à se défaire du discrédit dans lequel il s'était enlaidi, et du purgatoire dont il n'est jamais sorti, malgré la réédition de Gogol, le grand livre de l'ancien trublion des futuristes. Papini, ou comment exprimer son génie à son meilleur dans l'outrance, tout en sachant que l'excès le perdra. Il y a du Léon Bloy dans sa manière scandaleuse et apocalyptique d'insulter ses contemporains pour leur faire comprendre que leur âme est perdue s'ils ne se ressaisissent pas. Ils n'ont jamais su comment s'y prendre avec lui ni quoi faire de ses livres. Leurs successeurs ont crû résoudre le problème en n'en faisant rien.

Curieux texte que sa *Vie de Personne*. On le relit aussitôt et on l'entend résonner autrement. Car il a suffisamment de mystère pour qu'on s'y attache. J'en ai finalement trouvé le mode d'emploi sans le chercher, en me plongeant dans *Les écrivains face à la Bible* (269 pages, 22 euros, Cerf), livre collectif dirigé par Jean-Yves Masson et Sylvie Parizet paru ces jours-ci en lointain écho à un colloque qui s'était tenu il y a cinq ans à la Sorbonne sur « Herméneutique biblique et création littéraire ». Parmi de riches et denses contributions sur les quatre sens de l'Écriture selon William Blake, l'ombre portée de la *Cité de Dieu* de St Augustin sur le Londres de Dickens ou sur la Haggadah européenne de Thomas Mann, on trouve un chapitre consacré à l'*Histoire du Christ* de notre Papini justement. François Livi y explique comment sa conversion fut un désir de sainteté qui marqua non une arrivée mais un départ, et pourquoi la découverte des Évangiles ne calma en rien son ardeur imprécatrice. Devenu chrétien, Papini en *Personne* n'avait jamais cessé d'être un mystique, inquiet et non-conformiste.

("Giovanni Papini" photo D.R.; Illustration de Lorenzo Petranloni)

La République des lettres, blog de Pierre Assouline